

Le tunnel

La nuit tombait comme un couvercle sur la forêt épaisse, la chaleur étouffante s'apaisait, les bruits faunesques s'amplifiaient. Les feux du camp scintillaient en arrière comme des lucioles et de la fumée montait plus loin, canalisée pour éviter le repérage.

Alvarez appuyé sur son fusil, sa pipe éteinte entre les dents...

Sa barbe épaisse mangeait son visage buriné et fatigué.

On avait rapporté tout à l'heure au camp le camarade Miguel, percé d'une rafale, exécuté sommairement par les gouvernementaux avec son escorte, au loin.

Alvarez connaissait bien Miguel, autant qu'on pouvait connaître « le français ». Il n'avait jamais pu savoir pourquoi le « français » était venu les rejoindre dix ans plus tôt dans cette forêt d'Amérique du Sud pour faire la révolution avec eux.

Miguel qui n'avait jamais appris de la langue que les quelques rudiments indispensables, et qui parlait toujours le français avec la plupart d'entre eux, Miguel qui était arrivé brusquement, ayant certainement quitté une situation bien établie là-bas comme l'indiquaient ses manières et son autorité, et qui du jour au lendemain s'était délibérément embarqué dans leur aventure qui durait depuis plus de dix ans, sans espoir comme il leur semblait parfois, mais avec la foi révolutionnaire pour les soutenir ; pour Miguel c'était vraiment une religion que cette foi, et il avait d'emblée convaincu les plus méfiants par son courage et son assurance, il s'était lancé à corps

perdu dans cette lutte comme on entre dans les ordres. Il avait tout accepté : frère... d'abord ou combattant de base, dans la boue, la chaleur, les moustiques, puis chef et théoricien, mais il était toujours demeuré fidèle à l'action qui simplement pour lui avait pris chaque jour un plus large champ. Pour beaucoup il était devenu l'apôtre de la révolution venu vers eux du pays de la liberté ; il le savait et cela lui plaisait sans lui donner d'ambition dangereuse.

Alvarez était soudain étonné de constater qu'il connaissait si mal cet homme qu'il avait longtemps côtoyé alors qu'il parlait beaucoup et n'était pas « le héros silencieux et austère », mais jamais il n'avait parlé de lui avant, comme si sa vie avait commencé le jour de son arrivée au camp.

Il était là maintenant, un peu plus loin, gardé par les plus jeunes guérilleros pâles et pleins d'une haine nouvelle contre leurs oppresseurs ; sa tête cireuse reposait sur le brancard, ses yeux fixaient un point dans le ciel où sa dépouille ne pouvait le rejoindre.

Alvarez songeait toujours, appuyé sur son fusil, et pensait malgré lui que le camarade Miguel était au ciel, mais cette idée le fit sourire.

Après tout « le français » était peut-être venu passer dix ans dans ce pays uniquement pour cette fin.

Un visage barbu éclairé à contre-jour par la lune, qui apparaissait dans l'éclaircie du bois s'approcha, Alvarez remit son fusil sur l'épaule.

Il repasserait près du cadavre de Miguel, puis il rentrerait dans sa tente comme chaque soir depuis dix ans.

Le commencement avait dû être un long cheminement sombre et visqueux, au milieu de clapotements glauques et

de rumeurs indistinctes, de chuchotements et de borborygmes, comme en ces orages ou tout s'abîme en un instant, ou tout gronde, ou tout suinte. Ce glissement dur avait dû déboucher sur un brusque changement de phase avec un éclatement de couleurs ressenti et indistinct, et puis du vague, de l'informe, un long sommeil éveillé coupé d'anéantissements. Puis la brume et le vague avaient dû s'effiloche peu à peu comme les nues sous un alizé et puis...

A travers la vitre, le paysage défilait zébré de traits télégraphiques il avait l'aspect maussade de ces visages gras du petit matin qui se hâtent vers des buts utilitaires. Michel passa la main sur la vitre sale et brumeuse du compartiment, et le verdâtre des talus pris un air plus engageant. Petit à petit le soleil montait à l'assaut des espaces sidéraux et caressait la terre comme à regret ; il éclata enfin et ce fut comme un choc, une nouvelle naissance.

Le train crissa sur des éclisses, ralentit pesamment et s'arrêta insolite en pleine campagne, tandis que des vapeurs irisées montaient autour de lui. Les flatulences de la locomotive emplirent le silence un instant puis dans un gémissement de langueur le train repartit et reprit vite son allure haltante et forcenée de bête traquée. Alors il s'enfonça dans le noir de ce tunnel qui n'en finissait jamais de durer. Dans un vacillement d'hésitation, les lumières s'allumèrent.

Michel se retourna, ils étaient seuls dans le compartiment elle dormait.

Michel. Il reconnaît la voix anxiogène de sa mère. Il lui semble que ce souvenir émerge directement de ses pensées immanentes. Michel ! Michel rêve, l'enfant Michel est dans la brume et la grisaille de l'enfance, semblable à la

grisaille de cette vitre qu'il vient d'essuyer. Il s'imagine la joie de l'enfance, son puissant désir de captation totale et d'embrassement universel, et il ne retrouve que la monotonie visqueuse dont on ne sort le nez que de temps à autre pour respirer enfin.

Cette longue attente de l'âge adulte entrecoupée d'interpellations qui le faisaient trembler mais aussi d'éclairs passionnés, avait duré infiniment.

La porte de l'ascenseur claque. Michel est sous la table et passe machinalement la main sur ce pénis dont la prééminence bien faible est tout de même insolite et lui donne à réfléchir. On lui a dit que s'il le touche il va pourrir, mais la tentation est trop forte. Sa main gauche se pose sur le petit bouton qui assure la bride de ses pantoufles, et ce double contact le ravit doucement. La voix de sa mère appelle vivement : allons il faut déguerpir. La journée se traîne et les jeux solitaires sont lassants. C'est la guerre mais ce mot ne résonne pas tristement à ses oreilles. Il y a des uniformes verts et gris (ce n'est pas sûr) dans les rues, qui passent fièrement et qu'il admire un peu ; il entend à la radio des phrases curieuses qui ne ressemblent à rien et qui paraissent un jeu, une sorte de comptine. Pour lui la guerre, c'est surtout des pannes d'électricité qui obligent à sortir de bizarres chandelles toutes plates qui exhalent une senteur de cire et de graisse, et qui répandent une lumière jaunâtre et vacillante, projetant sur les murs des ombres insolites qui ne ressemblent plus au cercle de famille, et qui permettent d'imaginer des situations nouvelles à la fois exaltantes et terribles comme d'être orphelin. Il peut aussi se tapir dans un coin pour rêver, pensant qu'on ne le voit plus.

La guerre c'est surtout ces bombardements qui ne se produisent jamais ou dans le lointain seulement, annoncés par de gaies sirènes qui vident les maisons apeurées et remplissent les caves. Les petites filles voisines se trouvent avec lui et il peut cacher avec l'une d'elles dans

les recoins sombres pour des agaceries mutuelles fréquemment interrompues par des adultes méfiants.

La guerre c'est aussi les randonnées périlleuses dans la campagne, à but alimentaire, au cours desquelles on plie sous le sac tyrolien gonflé de ses entrailles fières de leur contenu gras et sanguinolent ou quelquefois terreux, et qui semble défier les embûches de l'autorité, transformant ces voyages en expéditions de sioux sur le sentier de la guerre, la campagne est bête et utilitaire mais pleine de surprises ; et les paysans rudes et malicieux servent des mets consistants et rares sur de curieuses assiettes ou l'on voit des bergères et des pipeaux ou l'on apprend de vieilles chansons : « ah vous dirai-je maman ? »

La porte de l'ascenseur claque de nouveau Michel tend l'oreille et ressort de sa cachette rêveuse, comme un lapereau débusqué. Ce n'est pas un claquement familial, d'ailleurs le père et la mère sont là, on voit leurs pas énormes d'en bas ; ce n'est pas non plus un claquement de voisins. C'est presque familial mais pas tout à fait. Et si ces pas qui s'avancent maintenant allaient se diriger vers la porte, et leur auteur sonner ? Le cœur battant il attend. On sonne un coup bref et décidé. C'est tante Luce Il y a deux mois qu'elle n'est venue. Tante Luce, brusque et distante, mais aux paroles pleines de sens, et dont les doigts agiles font des gestes d'amour autour de morceaux de papier ou de carte élaborant des formes étranges et qui enchantent Michel. Tante Luce entre et ne salue personne, c'est habituel, mais soulève Michel du sol et le plante devant un arbre de Noël qu'elle traînait. Le sapin de Noël qu'il voit pour la première fois. Il sait bien que cela existe mais Noël n'est pour lui qu'un mot vide de sensations. Il y a longtemps que le père Noël est mort et que la fête n'est qu'une date ; la pédagogie familiale le veut ainsi. Mais cette fois l'arbre est devant lui et contre ce fait nul ne peut s'élever. Tante Luce, sous les regards parentaux

mécontents, le dresse sur la table et ses doigts magiques s'affairent. Un moment plus tard, il scintille de mille clinquants, et des bougies s'allument, comme s'il y avait une panne, répandant une odeur suave et pénétrante. Michel ferme les yeux à demi pour que toute illumination se multiplie, persiste et vienne chatouiller au plus profond de ses sens, indéfiniment.

Les jours s'écourent moroses. La mère surgit et crie, le père pense, la grand-mère lit des lettres du Nord où les nouvelles doivent être mauvaises car les larmes coulent sur son impassible mélancolie. Mais il ne sait pas bien si cela est sérieux car la souffrance lui est un jeu et un art.

Cette vieille femme lit et va au cinéma pour pleurer, et n'est satisfaite que si cette masochique sécrétion vient troubler son expression lointaine.

Le soir tombe, le père est au lit ; sa barbe noire repose sur les draps blancs et Michel s'approche à petits pas pour voir s'il respire encore. Le père est vieux et l'idée de sa mort plane comme un nuage épais sur la maison ; quelques minutes d'angoisse mais le drap se soulève ; il vit encore.

La maison est sereine et semblable, hostile dans son actualité, mais des tiroirs au mille secrets futiles se laissent ouvrir ; dans le bureau des graines « le paysan » parsèment le fond d'un tiroir et l'on voit sur les paquets tout leur avenir végétal.

Le père est grand et digne, un peu effrayant, Michel le trouve triste et glacial, mais il voit parfois son sourire malicieux et bon fleurir quand il est passé, grave. C'est un dieu et Michel lui pardonne difficilement de descendre de son Olympe.

La voix vibrante de la mère appelle et Michel détaille vers son lit. Les rêves immédiats de l'enfance l'emportent.

La vie continue, leçons, devoirs, soif d'apprendre dans un vide relatif, au milieu des autres enfants hostiles dans les jeux de récréation, et dont sa solitude même l'isole encore, timidement, rebelle qu'il est aux jeux de son âge.

Il voudrait que la sonnette de la porte d'entrée ne s'arrête jamais et que de nouveaux visages se penchent sans cesse vers lui. Il voudrait que des objets inconnus surgissent et se multiplient sous une baguette magique, il voudrait tant de choses.

Le temps est une pâte molle qui s'étire ou revient. Les visites, le cinéma, il les attend tellement. Son espoir est rempli d'évènements dont la projection lointaine rend l'écoulement des jours supportable. Quand l'évènement se rapproche la joie éclate dans sa voix qui s'étrangle et s'enraye de mollesse dans ses chants.

Le cinéma vient parfois cristalliser ses désirs fous plaqués sur le vide. Les visiteurs du soir : Anne et Gilles, l'amour plus fort que la mort mais qui tue bien mieux qu'elle, blancs châteaux et sombres destins : démons et merveilles du monde de Prévert. Ce souvenir persistera si longtemps qu'il retournera toujours s'abreuver à cette source empoisonnée.

Un ami. Un ami qui partagerait ses jours et son lit, auquel tout pourrait être dit ? Non mais il a tout de même un ami. Pierre est beau et radieux et très au fait ; il s'apercevra plus tard qu'il avait construit lui-même ce portrait, plaqué sur la réalité bien différente. De longues promenades en rentrant de classe que l'on paye par des soupçons et les reproches qu'engendre le retard, une attirance non résolue, et puis certains soirs la fuite avec lui. Les bicyclettes roulent agressives et conquérantes sur les traces des trois mousquetaires, et aboutissent à des bois clairs ou l'on fume des choses étranges et ligneuses. Les traces des roues aboutissent à Yvette la petite fille au bras

paralysé, qui concrétise tout un univers défendu : Yvette dont l'impassibilité sous les baisers fraternels le fait douter du but et de l'importance de ses exploits. Ce bras paralysé est à la fois repoussant et attirant par la douceur et la tendresse qu'il suppose. Ce sont des lettres tremblantes, la saveur sucrée de l'attente, la mélasse écœurante de l'ignorance et l'illicite. Puis brusquement Yvette s'efface et les expéditions cessent ; Pourquoi ?

Michel est un homme qui se souvient dans un compartiment de chemin de fer ; ridicule et plaisant. Mais le présent est une sécrétion du passé et une projection de l'avenir supposé, le passé est filtré par le présent et le présent n'existe pas absolument, il n'y a pas de garde-fou comment peut-on savoir. Michel aime se raconter à lui-même et jouer. Mais cet histrionisme introspectif a ses limites et ses insuffisances : sa fantaisie bridée par son goût de la collection le pousse à respecter la chronologie, en refoulant les souvenirs parasites qui ne connaissent pas cette notion. Aussi loin qu'il se rappelle son enfance c'est cette attente du possible et même de l'impossible bouleversant, qui s'impose à lui, sur un fond triste et solitaire. Pourquoi ne pouvait t-il supporter son isolement bien relatif ? Etait-il à ce point attaché à ses géniteurs malgré les apparences, qu'il ne pût que se sentir seul au sein de sa coquille ? Il se rappelle cette anecdote citée par Chamfort et dans laquelle un gentilhomme baillait devant son épouse : elle lui en fait la remarque et il répond : que voulez-vous mon amie, l'homme et sa compagne ne font qu'un et je m'ennuie toujours quand je suis seul.

Il est sur son lit d'angle, couché sur le ventre et le poste de radio distille une romance douceâtre. Peut-être est il malade, ou bien c'est le soir, peut être un dimanche. Il va sans doute s'endormir ; mais qu'elle est cette force qui s'élève en lui et distend son ventre ? Il crierait devant cet inconnu douloureux et délicieux tout à la fois. Il a un peu

l'impression de flotter, très haut et son corps se contracte fébrilement. Mais le plaisir s'écoule de lui-même et en des soubresauts apaisants. Il a assez lu pour imaginer l'événement dans ses causes et sa signification, et reproduira celui-ci. L'éveil spontané de l'homme a fait se lever en lui tout un monde neuf et le change brusquement d'état. C'est le fil qui va le soutenir au-dessus du niveau pour le replonger plus tard dans le magma. Une transformation progressive en fait un double qui regarde l'autre avec pitié et tendresse. Il possède maintenant la clé qui va lui ouvrir l'univers inconnu et un peu terrifiant qu'il n'avait fait que contourner jusque-là. Mais il ne sait pas encore se servir de cette clé ni quelles serrures elle doit ouvrir.

La répétition qui suit c'est événement, va lui suffire quelque temps pour échapper au trop connu, tout en respectant une soif plus secrète. Mais très vite il se sent encore plus exclu par la confrontation même qui sert de support à ses désirs. Et les dimanches vont reprendre, trop immuables, poignants dans leur gaieté extérieure. La mort passe sur la famille : la grand-mère ne lira plus de lettres du nord et ses héritiers se disputent ses entrailles comme des chiens à la curée.

C'est surtout le Dimanche qu'il souffre en effet, dans la touffeur de l'appartement, dans cette coquille qui le gêne et l'enserme. Quelques échappatoires un peu pauvres existent. Il roule vers la campagne à grands coups de pédale. Il n'aime pas la campagne, car la solitude y est plus lourde et plus aiguë, mais il aime le refuge de la vieille maison et la familière communauté qui règne dans le village. Il se dépense en travaux d'embellissement, échappatoires médiocres à cette époque où il n'en possède pas encore le goût.

Quel est donc ce temps ? c'est le temps du jazz d'après guerre, des chemises noires et des peaux suspectes. Les

cheveux sont encore courts mais volontiers gras. On lit Sartre, Peter Cheyney et Marx, curieux mélange, fort indigeste et dont le résultat est bien une sorte de dyspepsie mentale. On va écouter des disques vaporeux et geignards, dont le charme et la force sont indéniables dans quelques « églises » avec parfois quelques vieux barbus insolites.

Et puis de temps à autre on se rend dans un « antre » pour assister à des « jam sessions » que les gens simples dans leur humour involontaire appellent des « obsessions ». Michel emporte dans ces occasions un gigantesque thermomètre pour mesurer la chaleur de l'ambiance : puérile affirmation d'existence.

Il n'avait retenu de ce temps que l'extérieur des choses, rien n'avait nourri ses « mémoires profondes ».

Les examens sont terminés et la courte joie de l'épreuve affrontée et conclue, ne résiste pas au quotidien. Les vacances vont se dérouler comme toujours à la campagne, à l'abri du lierre des vieux murs dans le verger si doux ou les livres sont une compagnie trop exaltante pour supporter l'inaction, le long des chemins près du vieux pont inutile, où la fièvre haletante des nuits d'été le conduit parfois. Mais cette année un insolite espoir est monté en lui, indéfinissable, et vers la fin de l'été il lui semble que les choses ne peuvent se renouveler ainsi, imperturbables.

Il est sous la lumière crue de la salle des fêtes. Le « Bastringue » en retard de dix rythmes, vomit un tango pesant et bien nourri de kermesse, et les petites paysannes tournent. Il se contente de regarder de loin ; leur séduction est absente, la sienne aussi d'ailleurs, inopérante semble-t-il ou maladroite, plutôt socialement inadaptée. L'amour c'est social « ce tiroir de l'inconnu » s'était déjà entrouvert.

Et Gilberte entre, grande, les jambes étirées et conquérantes, et un silence se fait. Est-elle belle ? Les